

Le père Patience.—Mon ami, patience, patience, je vous éviterai bientôt cette peine, allez... je marche vers la mort.

Léocadis.—Vous saurez que l'autre jour, il y a trois mois, ma foi, j'eus une difficulté avec un choriste de l'Opéra, qui prétendait que Maywood dansait mieux que la grande Fitzjames : ça s'échauffe, il m'appelle polisson, je lui réponds qu'il est un cuistre ; tout va le mieux du monde. (Rire général.) Nous convenons de nous rencontrer au bois de Boulogne le lendemain : j'arrive, je trouve mon gaillard ; on mesure les pas ; nous nous mettons en garde, nous allions nous tuer le plus proprement possible, quand un vieillard se jette devant nous et nous crie : Rengainez vos épées, Messieurs, vous ne vous battrez pas.

Le père Patience.—Eh bien, oui, c'était moi ; au fait, c'était dommage... deux jeunes gens capables d'être quelque chose, de servir leur pays, je n'ai pas voulu qu'ils se battissent.

Léocadis.—Comment on ne pourra se tuer tranquillement !...

Le père Patience.—Eh ! Monsieur, patience !... patience !... la mort viendra assez vite.

Le juge.—Comme cela, ce vieillard a empêché la rencontre ?

Léocadis.—Non seulement celle-là, mais toutes les autres affaires que j'ai eues depuis... Toutes les fois que je suis allé au bois, il s'est fait le champion de la paix, malgré les témoins, malgré mes représentations.

Le père Patience.—C'est vrai, patience, patience, la guerre vient assez vite pour ne pas l'appeler.

Léocadis.—Voyant cette obstination d'intervenir partout, j'ai vingt fois été avec mes adversaires au bois de Boulogne, à la barrière de l'Étoile, aux buttes Montmartre, dans les lieux les plus agrestes... eh bien, le père Patience arrivait malgré cela au moment de la bataille... je ne sais pas comment il faisait.

Le père Patience.—Eh ! eh !... patience !... je vais vous le dire, je montais derrière votre fiacre. (Rire général.)

Le juge.—Pourquoi empêchez-vous les rencontres de M. Léocadis ?

Le père Patience.—Je n'empêche pas les siennes seulement, mais aussi toutes celles dont j'ai connaissance.

Le juge.—Pourquoi cela.

Le père Patience.—Parce que c'est mon métier. J'ai soixante ans, 600 francs de pension : c'est trop pour mourir et pas assez pour vivre. Ancien soldat, je n'avais pas d'état, je m'en suis fait un.

Léocadis, avec humeur.—Celui d'empêcher tous les duels.

Le père Patience.—Oui, monsieur, je me porte au bois de Boulogne de six à neuf heures du matin, et là je remplis ma mission de paix. J'ai évité bien des malheurs déjà, je m'en flatte.

Léocadis en colère.—Et qu'est-ce que cela vous rapporte ?

Le père Patience, avec bonhomie.—D'excellens déjeuners (rire général.) de plus de nombreux amis ; car on estime toujours celui qui vous empêche de faire une sottise, et le duel en est une. Je le dis, quoique vieux soldat : autant il est glorieux de mourir pour son pays, autant il est déplorable de succomber sous le fer d'un duelliste.

Le juge, au père Patience.—Monsieur, quelque singulière que soit la profession que vous avez choisie, elle est utile, elle est même honorable, elle est digne d'un vieux brave tel que vous. Je n'hésite pas à reconnaître que votre intervention dans les affaires du plaignant a été légale, et je le deboute de